

## **La philosophie, dès le primaire ! et quelques difficultés à surmonter.**

Comme praticiens des soins apportés aux enfants, nous sommes de plus en plus alertés par des violences les plus diverses dont l'école est devenue, aujourd'hui, le théâtre. Il ne se passe pas une semaine sans que nous ne soyons interpellés par des phénomènes de harcèlement, de rackett ou autres agressions qui sont à l'origine d'exclusions d'élèves. Que ce soit face aux agresseurs ou aux victimes, la réponse de l'école reste, le plus souvent, pour le moins, hésitante. Parfois, même, les enseignants comme les éducateurs se déclarent d'emblée impuissants, incapables de contenir ou réguler ces excès. Les enfants sont alors renvoyés à des parents qui, absents de l'institution scolaire, ne savent comment aborder ces questions ouet qui, ~~avec l'aide l'école,~~ refusent d'entendre la souffrance des enfants. Or nous savons que les enfants souhaitent s'intégrer dans les groupes de leur âge. L'homme est, à l'instar des primates, un animal social et l'appartenance à un groupe social fait partie de ses besoins primaires. Les exclusions consécutives à la violence ont souvent des conséquences multiples et parfois imprévisibles. L'enfant reste un être soumis à une forme dangereuse d'impulsivité qui explique, parfois, certaines formes de suicides précoces. Dans ces circonstances dramatiques, le pays tout entier se demande pourquoi, ou comment cela est possible mais combien de fois n'entend-on parler de l'existence préalable de harcèlement. Ceci n'est d'ailleurs pas spécifique aux enfants et il n'est pas rare que de telles situations soient évoquées dans les milieux professionnels.

Dans ce contexte, l'apprentissage de la philosophie, des principes d'égalité et de solidarité peuvent apparaître comme, non seulement, souhaitables par principe mais nécessaires et adéquats pour tenter de juguler des phénomènes difficilement maîtrisables. L'introduction de la philosophie dès le plus jeune âge pourrait ainsi apparaître comme la réponse "naturelle", évidente pour tenter de résoudre ces difficultés. Mais la mise en place de dispositifs de sensibilisation à la philosophie ne va pas sans poser au moins trois questions étroitement associées et qui pourraient non seulement anéantir tout espoir de pouvoir améliorer, par ce biais, les situations de violence dans les murs de l'école, mais surtout empêcher tout véritable apprentissage de la philosophie dès le plus jeune âge.

Commençons par deux constatations, qui pourraient apparaître comme des truismes puisque nous semblons tous les connaître.

L'enfant, dans ses apprentissages, dépend des adultes qui lui fournissent l'accès au savoir, à la connaissance. Mais, de plus, il est avant tout un être dont la relation avec le monde environnant est

émotionnelle. En raison de l'immaturation de ses capacités d'abstraction, cela signifie que l'enfant, apprend en fonction de la qualité de sa relation à l'adulte. Si ceci est manifeste pour les enfants des écoles maternelles et primaires, il m'arrive de penser que cela reste vrai, quoique moins apparent, à l'Université. De là, il découle que l'enfant apprend par l'exemple. Il est donc vain de vouloir lui apprendre de manière purement abstraite des concepts qui appartiendraient à l'éthique sociale par exemple. Il ne faudra que quelques minutes pour qu'à la suite d'un cours destiné à faire connaître des principes généraux de la morale, les enfants ne questionnent les pratiques de l'école sur ces sujets. Le maître et la classe seront choisis comme exemple, espace "naturel" d'application. Cela portera à la connaissance de tous des questions qui se posent sur les règles internes à l'école, sur la justice qu'on y pratique, etc. Il sera alors impératif que les enseignants puissent répondre aux questions qui seront posées. Ne pas le faire renverrait les enfants à un sentiment d'inanité de ce qui vient d'être dit et exposé. Il faudra donc que les enseignants éclaircissent des questions essentielles à propos de leurs modes pédagogiques, de leurs objectifs et de leurs valeurs. Une autre manière d'aborder ces questions serait de leur demander comment ils se représentent l'enfant et quelles sont, à leur avis, les missions de l'école. Il va sans dire que, comme les avis sont loin d'être unitaires et qu'il faut assurer un minimum de continuité au sein de chaque établissement, ce travail devrait être fait collectivement, ce qui entraînerait déjà une sorte de révolution à l'intérieur de l'école. Cette vénérable institution repose sur la nécessité de la relation, toutes les pédagogies sur ce point, et pour une fois, se rencontrent, mais elle reste celle sans doute où l'on se réunit le moins pour échanger entre collègues ou avec les élèves. Ceci devrait d'ailleurs être tenu comme une forme d'exploit.

Mais pour résoudre ces questions ne serait-il pas intéressant que l'école alors s'adresse aux philosophes eux-mêmes pour être éclairés sur la nature de "l'être-enfant". Si, en effet, la philosophie pouvait éclaircir la question de savoir ce qu'est un enfant, cela donnerait des pistes sur la nature de ce qu'il faut enseigner, sur les étapes, constructions et progressions qu'il faut suivre. À terme, l'école deviendrait ainsi un lieu d'expérience et d'application des connaissances de la philosophie sur l'enfant. Mais, hélas, les recherches philosophiques restent quasi toujours muettes sur le développement de l'enfant. On ne sait pas comment naissent et se développent dans l'esprit de l'enfant les concepts de conscience réflexive, d'identité, d'individuation et de liberté. C'est que la philosophie s'est peu intéressée à l'enfant qui reste ainsi le plus souvent défini par ce qui lui manque pour être reconnu comme adulte. Il n'y aura, pour l'instant, pas d'autre solution que de tenter de travailler de concert et d'étudier le développement de ces questions essentielles au devenir humain. On devrait ainsi voir des philosophes s'intéresser à l'école ce qui ne devrait pas être sans intérêt pour les enseignants.

Face aux violences, en effet, on entend souvent parler des limites : il faudrait faire reconnaître aux enfants “les limites”. Mais parler en ces termes laisse supposer qu’il n’y aurait pas de limite et que ce qu’il faut éviter ce serait la “Toute-Puissance” de l’Enfant-Roi. Le problème, si on suit cette définition, c’est que bien des adolescents s’amuse à montrer qu’ils ont moins de limites que leurs parents et adultes, ce qui peut entraîner quelques fâcheuses escalades. Les limites reposent en fait sur des valeurs et là se pose la question de savoir quelles sont les valeurs que nous voulons donner à la jeunesse. Un échange entre enseignants et philosophes serait précieux et permettre, en élargissant le débat, que la question se pose sur un plan plus citoyen et politique. Cela pourrait ouvrir un débat qui reste à faire et intéresser l’ensemble des citoyens à ce qui se passe à l’école, institution qui devra de toute façon vivre entre deux valeurs, qui sont peut-être aussi ses plus sûrs écueils, l’apprentissage réussi et la solidarité sociale. De ce point de vue l’apprentissage de la philosophie à l’école primaire pourrait redynamiser un débat citoyen qui fait cruellement défaut.

**Jean-Marie Gauthier**, professeur de psychologie de l’enfant et de l’adolescent, pédopsychiatre,  
Université de Liège.